

Entretien avec *La Raison* (n° 555 – novembre 2010)

Bonjour André Loez. Vous avez publié récemment dans la collection Folio-Histoire un livre sur les mutineries de l'armée française, datées de fin printemps- début l'été 1917 sous le titre : *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*. Pouvez-vous dire pour *La Raison* ce qui vous a incité en tant qu'historien à vous intéresser à cet épisode de la guerre ?

Il y a d'abord une part de hasard, liée à mon parcours universitaire et à la rencontre, en 3^e année d'études à l'IEP de Paris, d'un professeur, Nicolas Offenstadt, qui m'a conseillé ce sujet pour un premier mémoire de recherche. C'était en 1997. Une fois entré dans la question, ce qui m'a retenu et m'a conduit à en faire le sujet de ma thèse est sans doute ma surprise renouvelée devant cet épisode, et son côté improbable : une révolte, une désobéissance, en pleine guerre, dans les conditions les plus difficiles qui soient. Les mutineries de 1917 et plus largement l'interprétation à donner des actes d'indiscipline suscitent aussi des controverses parmi les historiens, que je trouve intellectuellement très stimulantes.

Cet épisode est au fond assez peu connu. On se contente le plus souvent de généralités à son sujet : l'échec de l'offensive Nivelle, la lassitude, voire l'exaspération des poilus en conséquence d'un échec aussi meurtrier, dont le prix à payer en vies humaines a été considérable, un refus de remonter en ligne, mais rien de plus, les chants, les slogans n'ayant, si l'on peut dire, qu'une valeur folklorique qu'il ne faudrait pas sur-interpréter etc. Pouvez-vous préciser pour nos lecteurs les données exactes du problème ?

Les données exactes comme vous dites sont difficiles à reconstruire car les sources sont lacunaires : on sait qu'entre la toute fin du mois d'avril et la fin de l'été 1917, avec un pic fin mai/début juin, des soldats d'une centaine d'unités différentes (au moins), plusieurs dizaines de milliers d'hommes, refusent de continuer la guerre et d'aller aux tranchées. Je reste volontairement prudent sur les ordres de grandeur car on ne dispose pas de mesures fiables. Les mutineries ne sont pas généralisées, mais sont un phénomène massif, qui concerne à un degré ou un autre plus des deux tiers de l'armée, et dans certaines unités 15% des soldats ce qui est considérable.

Le deuxième volet de votre question porte sur le sens à donner à ces faits. On a longtemps dit qu'il s'agissait d'un événement minime ou peu grave, dans le sens où les soldats n'auraient pas été politisés et exprimeraient simplement une « grogne » passagère, et non une remise en cause de la guerre. Or l'étude des discours, des chants, des symboles déployés par les mutins révèle une réalité plus complexe. D'abord les mutins veulent clairement que la fin s'arrête, même s'ils ne sont qu'une minorité à formuler des analyses pacifistes ou défaitistes claires et construites. Pour beaucoup, c'est la « fin » de la guerre qui est souhaitée, comme l'écrit un soldat sur un train de permissionnaires le 26 juin 1917 : « Si cette putain de guerre pouvait finir ». Ensuite il existe toute une dégradé des positions politiques, allant de l'indifférence au militantisme d'extrême-gauche, en passant par des convictions républicaines passablement désabusées. Et les mutins savent s'emparer des symboles politiques et transgressifs que sont le drapeau rouge ou l'Internationale, qui est entonnée dans la moitié environ des incidents dont on garde la trace. S'il ne s'agit pas d'une révolte organisée – comment pourrait-elle l'être ? – les mutineries révèlent un savoir-faire de la protestation, et des revendications cohérentes.

D'autres travaux sur ce sujet ont été menés à bien : l'ouvrage dit « classique » de G. Pedroncini qui date de 1967, intitulé *Les Mutineries de 1917*, l'ouvrage plus récent de Denis Rolland *La grève des tranchées* paru en 2005 et certainement pas mal d'autres ; pourquoi avoir écrit ce gros ouvrage qui vient s'ajouter à ceux-là ? N'avaient-ils pas déjà tout dit sur cet épisode ? Quelles nouveautés pensez-vous apporter à la compréhension de l'événement ?

Il est rare en histoire que tout soit dit sur un événement. Sur le plan factuel, j'ai par exemple pu identifier 27 mutineries qu'aucun travail précédent ne citait. Plus profondément, chaque livre est le produit d'un temps et d'un questionnement. Celui de Guy Pedroncini, par exemple, était surtout marqué par la volonté, chez un historien proche de l'armée, de faire l'hagiographie de Pétain dont il louait la fermeté et la clairvoyance, dénonçant le « mal » des mutineries. Il porte donc un regard très biaisé sur les mutins. Denis Rolland a renouvelé l'étude des mutineries par une enquête très fouillée et rigoureuse, mais conduite largement du point de vue de l'encadrement et de la hiérarchie. À la différence de ces auteurs, et aussi de l'historien américain Leonard Smith qui avait étudié une division d'infanterie en généralisant ensuite son propos, j'ai cherché à embrasser tout l'événement, en me centrant sur les mutins eux-mêmes qui n'avaient pas fait l'objet d'une enquête systématique. J'ai donc voulu connaître les contours sociologiques des groupes de mutins, les discours qu'ils tenaient, leurs rapports complexes avec les officiers, les manières dont ils improvisaient la désobéissance.

Vous replacez les mutineries dans un contexte social général marqué par des grèves ainsi que dans le contexte international. Cette « contextualisation » n'est-elle pas une des clés explicatives de l'événement ? À votre avis l'Etat major allemand était-il au courant de la situation de délabrement de l'armée française à ce moment précis et si tel fut le cas comment expliquer qu'il n'ait pas profité de son avantage pour bousculer des lignes françaises désorganisées ?

Effectivement, il est crucial de replacer les mutineries dans un contexte particulièrement agité. Trop souvent, on les envisage comme un épisode de l'histoire militaire : suite à une attaque manquée au Chemin des Dames, les soldats se révoltent. Or ces soldats sont en même temps des citoyens, des civils mobilisés, qui dans ces mêmes semaines apprennent la révolution de Russie, les premières grèves massives à l'arrière, des interpellations parlementaires, les soubresauts du commandement où Nivelle est remplacé en hâte par Pétain, et même de folles rumeurs faisant état de massacres de femmes à Paris par des troupes coloniales. Ils agissent donc à un moment où on peut croire que la situation est en train de basculer et où la guerre peut finir d'un moment à l'autre.

Et contrairement à ce que l'on a longtemps cru, le haut commandement allemand a bien été informé – en partie – des mutineries françaises. Mais les durs combats d'avril-mai ne lui permettaient pas de reprendre l'initiative, et les militaires allemands sont très réticents à l'idée d'exploiter la subversion interne en France alors même que l'armée et la société allemande montrent de mêmes signes de politisation et de montée de la dissidence.

Quelques mots pour nos lecteurs sur votre méthode de travail : où avez-vous trouvé l'essentiel de votre documentation qui est considérable malgré la « volatilité » des vestiges disponibles ? À quelles difficultés vous êtes-vous heurté ? Parmi elles, et en quelque sorte extérieurement à l'accès aux sources, l'hégémonie historique d'une interprétation de la participation des poilus à la guerre en termes de « consentement » a-t-elle pesé ? Comment définiriez-vous l'état d'esprit du poilu ? Une telle définition d'ailleurs est-elle possible ? A-t-il été le même d'un bout à l'autre du conflit ?

Comme toujours en histoire, il est essentiel de croiser et de confronter les sources. Les plus riches sont indéniablement celles de la Justice militaire : archives des conseils de guerre, des interrogatoires de témoins ou de mutins, ainsi que les rapports d'officiers sur les faits. Le contrôle postal est également une source riche d'allusions prudentes (les soldats savent que le courrier peut être lu) aux mutineries. À côté de ces sources produites, d'une manière ou d'une autre, par l'armée, on trouve les témoignages combattants qui, suivant le grade et la position de l'auteur, sont plus ou moins loquaces. Les témoignages directs de mutins sont quasi inexistantes, tant était lourd le discrédit et le déshonneur attaché à l'épisode. Mais on trouve nombre de mentions des faits dans des carnets ou des correspondances que j'ai eu la chance de rencontrer grâce au travail collectif d'établissement d'un « Dictionnaire des témoins de la Grande Guerre » dirigé par Rémy Cazals et [accessible en ligne](#).

Par ailleurs, il est vrai qu'au moment où je réalisais ce travail, on était confronté à l'omniprésence d'un discours historien sur la guerre qui expliquait que les soldats avaient « consenti » par patriotisme, avec des preuves assez minces (des textes d'intellectuels) et des raisonnements simplistes. Mais cette vision très réductrice des représentations combattantes n'a pas été un obstacle, au contraire, plutôt un stimulant. Et au-delà de la contradiction assez facile qu'il a été possible d'y apporter, cela m'a incité, ainsi que d'autres, à me garder des généralisations définitives sur la mentalité des soldats ou l'opinion des poilus. Il vaut mieux admettre que les pensées et le rapport à la guerre des combattants pouvaient être changeants, complexes, différenciés suivant le grade et la position sociale. Et qu'il est peut-être moins important de savoir ce que ces hommes avaient en tête, que de comprendre dans quel contexte et dans quel cadre ils évoluaient, donc quelles limites très concrètes s'imposaient à leurs actes et à leurs pensées.

Propos recueillis par Pierre Roy